

« La fille du brigand » d'Eugène L'Écuyer ou le romantisme trahi.

Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, Montréal, Imprimerie Bilaudeau, 1914, 135 p.

Patrick Imbert

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1982). Compte rendu de [« La fille du brigand » d'Eugène L'Écuyer ou le romantisme trahi. / Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, Montréal, Imprimerie Bilaudeau, 1914, 135 p.] *Lettres québécoises*, (26), 63–65.

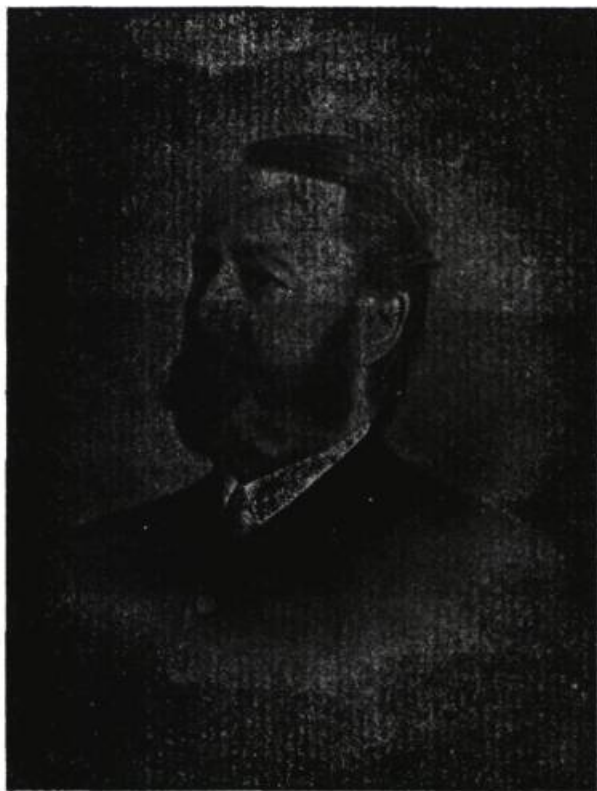
train : le fret passait à onze heures et demie, on travaillait encore une es-cousse, on allait manger, puis on re-tournait aux champs, souvent jusqu'à la noirceur. Les fréquentations et les ma-riages étaient fondés sur des questions de moyens ; il fallait trouver une fille de cultivateur pour seconder la mère qui se faisait vieille, mais quand on n'avait qu'une petite terre les parents vous voyaient venir d'un mauvais oeil ; on s'adonnait ou on ne s'adonnait pas, mais on ne parlait pas d'amour. Quand un voisin accusa Boule, le saint-bernard, de tuer ses moutons, le père, n'hésita pas à abattre le chien, car les racontars du voisin auraient pu lui faire perdre les quelques journées d'ouvrage qu'il obtenait ici et là ; Jos-Phydime ne fait aucune allusion à ce qu'il en éprou-va mais note qu'on tanna la peau du chien pour en faire deux paires de bot-tines du dimanche et qu'on fit fondre la graisse pour en tirer du savon. Son père songeait parfois à aller s'établir au lac Saint-Jean, Jos-Phydime rêvait de partir pour l'Abitibi ; en fin de compte, son père décida de demeurer à Kamouras-ka : « Tout aussi bien de mourir icitte ». Dernier de la famille, Jos-Phydime devait en conscience demeurer avec ses parents qui n'avaient plus la force de tirer leur subsistance de la terre.

Entre la montagne et le fleuve, la vie, comme une maigre épinette têtue, s'est accrochée à des friches trop pauvres, rocailleuses, rapetissées par les héritages successifs qui les ont dé-coupées au lieu de les enrichir : « on avait beau travailler on arrivait toujours vis-à-vis de rien ». Vint un jour où il n'y eut plus de quoi nourrir même ces branches dépouillées. « Heureusement que l'on ne savait pas à l'avance que c'était notre destin, car on n'aurait pas pu vivre ».

* Jos-Phydime Michaud, *Kamouraska, de mémoire. Souvenirs de la vie d'un village québécois. Recueillis par Fernand Archambault*, Montréal, Boréal-Express, 1981, 260 pages.



« La fille du brigand » d'Eugène L'Écuyer ou le romantisme trahi.



FRANÇOIS-EUGÈNE L'ÉCUYER
1822-1898

« La fille du brigand » est le texte le plus connu d'Eugène l'Écuyer (1822-1898). Ce roman fut d'abord publié en feuilleton dans *Le Ménéstrel* (1844) par le jeune auteur de 22 ans qui faisait ses études en vue de devenir notaire. Il fut

ensuite reproduit dans *Le Répertoire national* (1848) puis dans *Le Foyer domestique* (1878) avant d'être finalement imprimé sous forme de livre en 1914, avec, pour sous-titre, roman canadien. Il était précédé d'une préface

de Casimir Hébert. On note aussi qu'en bas de la page de couverture, sous le nom de l'éditeur (Imprimerie Bilau-deau), est ajoutée la phrase suivante : « Tout fait en Canada ». Or, de l'aveu même d'E. Lareau, qui est d'ailleurs un des rares à parler de l'Écuyer, puisque son nom ne paraît pas dans les bibliographies de l'époque, il ne s'agit pas d'une « esquisse de moeurs canadiennes. Cette nouvelle n'a de canadien que le nom de l'auteur et l'endroit où les événements se développent ajoute Lareau ; les personnages sont des Québécois qui ressemblent beaucoup aux bandits des Alpes ou aux corsaires d'Afrique. »

Certes, il semble bien qu'à l'époque, comme l'ont montré F.X. Garneau avec son *Histoire du Canada* puis Ph. Aubert de Gaspé avec *Les anciens canadiens*, un préjugé extrêmement favorable s'attachait aux récits de moeurs. Il est bien certain que l'identité et « l'enracinement » de l'homme d'ici important beaucoup à ces deux auteurs ainsi que la tentative d'élaborer une écriture et des thèmes propres à la littérature canadienne. Ph. Aubert de Gaspé, dans *Les anciens canadiens*, le prouve clairement, qui dirige les remarques de sa préface dans le sens d'un rejet des canons et des règles qui viendraient d'outre-Atlantique : « Cet ouvrage sera tout canadien par le style . . . J'entends bien avoir, aussi, mes coudees franches, et ne m'assujétir à aucunes règles prescrites, — que je connais d'ailleurs . . . » (Fides, poche, p. 17).

De ce point de vue, on ne peut dire que *La fille du brigand* fasse grand cas de cette dimension. Bien au contraire. Cette oeuvre se situe beaucoup plus dans la lignée d'Eugène Sue, de Dumas et de romantiques ou petits romantiques, tels Charles Nodier ou le jeune Balzac, combinant des aventures extraordinaires à un univers où la menace pèse continuellement sur les êtres. De rebondissements en rebondissements, train fantôme de l'écriture où s'accélère l'intrigue au fil des multiples voies ouvertes au suspense, le récit se termine souvent sur un *deus ex machina* qui porte l'amour, faisant fi de toutes les lois sociales, au pinacle.

Les clichés néo-romantiques, dont *Les anciens canadiens* ne sont pas

exempts, s'accroissent tout au long : « noir d'ébène, cou d'albâtre, dent d'ivoire, lèvres de corail » (p. 23). Que voilà une description de femme typiquement romantique ! Tous les qualificatifs minéraux symbolisent bien la reine lointaine et inaccessible, l'ange pur bien éloigné de l'être de chair de la vie courante. Helmina « incarne » nettement ce type. Pensons aussi aux clichés qui rendent compte du paysage. Celui-ci est toujours en même temps un paysage état d'âme, les vilénies, enlèvements ou vols, se commettant durant les nuits orageuses tandis que le bonheur réapparaît de concert avec la nature riante.

Mais parlons de l'essentiel de cet ouvrage, c'est-à-dire de l'intrigue. Elle est compliquée et remarquablement enlevée en même temps, sans devenir elliptique ou quelque peu incohérente comme cela arrive parfois dans les romans populaires d'Ubalde Paquin (1894-1962)¹. Stéphane Émile et Henri, trois amis, sont surpris par l'orage et se réfugient dans une auberge de mauvaise apparence tenue par Madame La Troupe. S'y réfugient aussi un certain Monsieur Jacques et sa fille Helmina de qui Stéphane tombe immédiatement amoureux comme cela se produit aussi entre Atala et Chactas² et surtout, plus rapidement encore, dans le pastiche de ce texte par Reboux et Müller, intitulé *Troulala*³. Le problème est alors de savoir si Helmina est noble car sinon le père de Stéphane ne voudra pas donner son consentement. Émile, d'ailleurs, double raisonnable de Stéphane enflammé, affirme bourgeoisement : « Je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père » (p. 30)⁴. La hiérarchie est sauve ! Le père, comme le père symbolique (morale, société) sont continuellement renforcés dans ce roman qui cache ses tendances moralisatrices sous une pseudo-contestation romantique de l'ordre établi. Mais nous y reviendrons. Puis, on apprend la situation d'Helmina gardée par Maurice et Madelon et sa compagne Julienne alors que celui qu'elle croit être son père est presque toujours absent. Quant à Madame La Troupe, c'est une personne de bonne famille qui, ruinée, tient cette auberge grâce à son protecteur qui n'est autre que l'inquiétant Monsieur Jacques. Ce dernier s'avérera être le chef

des brigands écumant la région de Québec et du Cap-rouge. C'est alors que Monsieur Jacques reçoit une lettre de Londres annonçant que Louis des Lauriers revient chercher sa fille Helmina qu'il lui avait confiée. Monsieur Jacques se dépêche de faire enlever Helmina. Il lui révèle qu'il n'est pas son père, que celui-ci est mort et qu'il désire sa main. Helmina, elle, est amoureuse passionnée de Stéphane qu'elle avait entrevu dans l'auberge. Des Lauriers arrive, libère sa fille, monte un guet-apens, confond maître Jacques et donne sa fille à Stéphane, puisque tous deux sont de bonnes familles. Maître Jacques se noie. Comme dans *Pour la patrie*, le scélérat est puni et ne se repent point.

Certes, le récit est beaucoup plus fouillé et fourmillé de coïncidences qui concentrent le suspense à chaque page. Mais il est intéressant de voir que l'amour romantique perd de sa force de contestation et tourne presque au drame bourgeois, à un drame bourgeois inscrit dans la religion catholique, comme le prouve Helmina qui s'endort tout naturellement dans la caverne où elle risque sa vie et où elle rêve aux anges qui disent : « Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion. » (p. 115).

Mais comment cet ouvrage finit-il par s'inscrire en contrepied de l'éthos romantique reprenant continuellement le thème de Roméo et Juliette et de l'amour triomphant de la société, généralement dans la mort ? Ici, le couple idéal des amants est pourtant présent et s'oppose, en apparence, à la morale bourgeoise. Toutefois, la figure de Stéphane est décevante. Il cesse de rechercher Helmina car elle est d'origine douteuse (du moins le croit-il). Helmina, elle-même, rejette brutalement son pseudo-père qui lui a quand même assuré son bonheur jusque là, lorsqu'il lui avoue qu'il est un brigand. La morale sociale ne trouve alors pas plus ardent défenseur.⁵ La romantique Helmina ne peut réaliser son amour hors de la société. Voilà qui va directement à l'encontre des romans de jeunesse de Balzac, tel *Annette et le criminel*. Que dire du mariage final qui est arrangé par les parents. De plus, il a lieu parce que le vrai père d'Helmina a été l'agent qui a définitivement mis les amants en présence.

La fille du brigand est donc bien plus un faux roman romantique qu'un ouvrage puisant aux sources vives de l'élan vital. Il semble presque, parfois, s'approcher d'un pastiche inconscient de textes balzaciens car les techniques ne sont pas vraiment intégrées et développées. Bien sûr, le style balzacien est présent. Il se sent dans l'énoncé suivant rappelant *Le père Goriot* ou *La maison du chat-qui-pelote* : « C'était une chétive cabane basse et humide, autrefois peinte, surmontée d'une énorme enseigne portant en grosses lettres jaunes cette inscription : AUBERGE DU FAUBOURG SAINT-LOUIS PAR MADAME LA TROUPE » (p. 20). Mais certains tics balzaciens sont employés un peu mal à propos. On sait que Balzac affectionne les expressions comme *respirait* ou *sentait* ouvrant sur un jugement de valeur : « Il respirait dans cette chambre un parfum du ciel » (*Ursule Mirouet*) ; « là, tout respirait la froideur » (*La vieille fille*). E. L'Écuyer reprend ce tic de Balzac, mais combine *respirer* avec *yeux* ce qui fait un effet des plus bizarres : « Elle était d'une pâleur livide, ses yeux respiraient une mélancolie grave . . . » (p. 39).

La fille du brigand représente donc un roman qui est encore inscrit dans la logique des canons littéraires français. Les modèles se sentent nettement mais ils ne sont pas distancés. Leur fonctionnement est donc plaqué directement sans qu'une écriture propre les ait assimilés. De plus, cet amour romantique chutant dans la morale bourgeoise de l'époque donne à la fois l'impression que les modèles⁶ ont été copiés et aussi qu'ils n'ont pu mener à une oeuvre complète en elle-même. Un affadissement s'est produit qui a banalisé le discours romantique contestataire valorisant le courant magnétique et l'absolu que sont l'amour, les pulsions et l'énergie individuelle. La protestation romantique et ses charges explosives dont se sont nourris tous les grands poètes européens qui, du Hugo des *Orientales* chantant l'indépendance de la Grèce, au Manzoni des *Fiancés*, en passant par tous les chantres des indépendances nationales, du Risorgimento aux bardes de la nation allemande, se dilue ici dans le respect du statu quo. Le romantisme de *La fille du brigand* n'est plus qu'un artifice détaché des significations



absolues posées face à une société irrémédiablement dégradée.

Le glissement sémantique important qu'effectue *La fille du brigand* par rapport à l'idéal romantique ne peut que manifester, une fois de plus, la situation difficile de l'écrivain d'ici au 19^e siècle, alors qu'il ne peut dépasser une idéologie omniprésente, le forçant à copier l'apparence et les artifices des modèles d'outre-Atlantique, tandis que l'idée et l'idéal ne peuvent s'enraciner. Cet ouvrage prouve ainsi qu'il était impossible d'être soi-même, puisque la révolte véritable marchait de conserve avec la censure et l'émigration. Dès lors, la seule voie praticable était celle

de Ph. Aubert de Gaspé qui recherchait dans le passé une identité bloquée au niveau du réel présent. Quant aux envolées du romantisme et à l'utopie, comme l'ont chanté (et vécu) Byron, Hugo ou un certain Goethe, elles ne pouvaient être admises que si, comme chez Gérin-Lajoie ou Tardivel, elles se soumettaient à l'idée d'un peuple canadien et catholique réalisant son destin sous la protection du père, de la hiérarchie et de la morale bourgeoise.

Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, Montréal, Imprimerie Bilaudeau, 1914, 135 p.

1. Voir *La mort qu'on venge* (1926) ou *La mystérieuse inconnue* (1928).
2. Voir *Atala* de Chateaubriand.
3. Reboux et Müller *À la manière de . . .* Paris, Livre de poche, 1964.
4. Relire à ce sujet *Fadette* qui est le journal d'Henriette Dessaulles. Voir *Lettres québécoises*, n° 24.
5. Voilà qui est loin de l'amante québécoise de Mesrine. Il est vrai que, dans le cas d'Helmina, il s'agit d'un personnage qui rappelle plutôt les vieux barbons possessifs de la comédie italienne.
6. La conscience des modèles est présente à différents niveaux : « . . . si tous les parents se conduisaient comme vous envers leurs enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le céderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation. » (p. 25).